Variété

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **22 (1889)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉ

Le IVe Evangile et l'école allégorique allemande.

Sans songer à passer en revue tous les ouvrages qu'a provoqués en Allemagne durant ces dernières années la critique du IVe évangile, nous désirerions mettre sous les yeux des théologiens quelques-unes des élucubrations fantaisistes auxquelles a abouti l'école de Baur. Ce chef d'école serait confus de se voir ainsi dépassé par ses disciples et aurait même sans doute quelque peine à reconnaître dans ces travaux le résultat de ses études critiques et de ses théories. C'est surtout Strauss qui a fait école et a trouvé dans des exégètes comme MM. Thoma, Schwalb, Brückner de dignes continuateurs.

On connaît le livre de Thoma, dans lequel ce théologien a essayé de prouver à nouveau que le IVe évangile n'était « qu'une composition poétique ou une belle fable » composée par un disciple de Philon. Aussi ne comptons-nous pas y revenir ici, mais nous voudrions signaler un curieux article récemment publié par cet auteur et qui est bien de nature à nous montrer la fertilité d'imagination des théologiens d'outre-Rhin, qui appartiennent à ce que nous appelons l'*école allégorique*, qui procédant directement de Baur et de Strauss, en passant par Keim, Hengstenberg, Hausrath, aboutit enfin à Thoma, Hönig et Méhring.

Thoma essaye de rapprocher de l'évangile qu'il appelle un poème mystique la Divine Comédie de Dante, trouvant entre « ces deux allégories » de nombreuses ressemblances. Aussi relève-t-il chez le poète italien comme chez l'évangéliste une opposition marquée entre la lumière et les ténèbres, le ciel et l'enfer. Les divisions générales sont les mêmes dans les deux écrits. Les trois parties principales de l'évangile correspondent aux trois grandes divisions de la Divine Comédie : au purga-

toire, à l'enfer et au paradis. Au *purgatoire* correspond la plus grande partie de l'évangile, qui marque la séparation entre les enfants de lumière et les enfants des ténèbres. La seconde nous parle du rejet et de la condamnation des incrédules dont il est question dans *l'enfer*. Enfin la troisième, correspondant au *paradis*, nous dépeint le bonheur des hommes unis à leur Sauveur dans la foi et dans l'amour ainsi que la gloire de ce Sauveur dans sa passion et dans son triomphe. Inutile de dire que Thoma retrouve ce parallélisme jusque dans les moindres détails de ces deux écrits.

Mais là ne se borne pas cette intéressante découverte. Il retrouve entre les types allégoriques créés par le poète italien et les personnages évangéliques des traits frappants de ressemblance. Il lui suffit de rapprocher, pour nous convaincre, Virgile et Jean Baptiste, Caton et Nicodème, Béatrix et Marie, Mathilde et la mère du Sauveur : tous ces divers personnages empruntés à l'histoire ne sont que les symboles d'une idée métaphysique. Enfin Pierre, Jacques et Jean ne sont que des noms d'hommes appelés à représenter dans l'Evangile la Foi, l'Espérance et la Charité mises en scène dans la Divine Comédie.

Ne croirait-on pas rêver en présence de semblables rapprochements trouvés bien à propos pour justifier une théorie préconçue? Il ne manquait plus que de trouver des définitions analogues pour caractériser ces deux œuvres. Thoma n'y manque pas. « Jean, dit-il, a mis dans son œuvre tout ce qu'ont pensé avant lui les plus pieux et les plus sages et ce que les philosophes de son époque voulaient chercher et trouver dans le christianisme. L'Evangile de Jean est donc une encyclopédie poétique de la foi et de la science chrétienne, nom qu'on a précisément donné à l'œuvre de Dante. »

Une fois lancée sur cette voie, l'imagination allemande devait se donner libre carrière et avec un peu de patience dans les recherches, d'originalité dans l'interprétation, on pouvait arriver à d'étonnants résultats. Il nous suffira de citer à cet égard l'essai de W. Hönig. Sans aller chercher bien loin et faire des emprunts à la poésie italienne il a cherché et trouvé dans l'Ancien Testament tous ses points de comparaison. Aussi son

travail est-il de nature à nous montrer jusque où peut aller cette école allégorique qui cherche partout des types et des figures pour expliquer, en leur enlevant tout caractère authenthique, les récits historiques de nos évangiles.

Les six cruches dont il est parlé dans le récit du miracle de Cana sont l'image des six lois sur la purification contenues dans le Lévitique (XI-XV). Quant au nom de Cana de Galilée, nous devons y reconnaître le roseau agité du vent dont parle Luc (VII, XIV). Cana n'est en effet autre chose qu'une altération du mot *galal*. Le Nicodème de l'évangile n'est autre que le Biléam du livre des Nombres. Celui-ci converse avec Dieu dans la nuit et c'est précisément de nuit que Nicodème vient à Jésus. — Les cinq maris de la Samaritaine sont les cinq dieux du IIe livre des Chroniques (XVII, 24 et 25). — L'eau de la piscine de Béthesda, dont la vertu magique agit à certaines heures, représente l'esprit prophétique qui ne souffle qu'à certains moments. Les cinq portiques représentent les cinq livres de la Thora. Le paralytique représente le pauvre peuple d'Israël lié par les commandements de la loi et qui, comme autrefois au désert, soupire inutilement après le salut. — L'aveuglené de Jean n'est autre que le paralytique des Actes, image de l'Eglise chrétienne. — La famille de Lazare est le tableau vivant du peuple d'Israël en général, avec ses dispositions diverses vis-à-vis de Jésus. Marthe représente le christianisme apostolique, Marie l'Eglise paulinienne, Lazare la nation juive. Marthe appelant Marie est l'image de l'Eglise paulinienne appelée par l'Eglise judéo-chrétienne.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les points de comparaison que l'auteur relève entre le quatrième évangile et l'Ancien Testament. Cela seul servirait à confirmer l'opinion des partisans de l'authenticité du quatrième évangile, qui affirment que l'auteur devait être un Juif nourri de la lecture de l'Ancien Testament et au courant des notions judaïques.

Toujours dans le même ordre d'idées, un théologien du nom de Méhring a publié une assez curieuse brochure dans laquelle il établit un parallèle entre diverses péricopes de l'évangile de

Jean et certaines parties des dialogues de Platon. Quelques-uns de ces rapprochements semblent assez naturels au premier abord et ils seraient de nature à nous montrer que, comme écrivain, l'ancien pêcheur du lac de Tibériade peut supporter la comparaison avec le grand philosophe grec.

Méhring rapproche de l'entretien de Jésus avec la Samariaine l'entretien de Phèdre avec Socrate, l'un ayant lieu sur la-margelle d'un puits, l'autre au bord d'un fleuve. Ces deux maîtres, Socrate et Jésus, ont recours pour instruire leurs disciples à la même méthode, essayant de provoquer leurs réponses et de leur faire dire ce que leurs questions doivent leur suggérer. Puis il rapproche le dernier entretien de Socrate avec ses disciples, rapporté dans le Criton, des discours d'adieu de Jésus renfermés dans le IVe évangile. Dans Platon comme dans Jean on assiste à la lutte intérieure qui se livre dans le cœur de Socrate et dans celui du Sauveur. Tandis que l'un résiste aux conseils de ses disciples l'engageant à échapper à une injuste condamnation par la fuite, l'autre lutte jusqu'à ce qu'il puisse se déclarer prêt à boire la coupe que le Père lui a donné à boire. Enfin ce théologien rapproche encore du récit de la mort de Socrate rapportée dans le Phédon, l'onction de Béthanie racontée dans le IVe évangile.

Tous ces rapprochements purement fortuits ne tendraient à rien moins qu'à enlever à cet évangile tout caractère historique et à en faire, comme le veut Thoma, une belle fable ou une composition purement poétique. C'est ainsi qu'on en vient, après avoir commencé par interpréter allégoriquement les miracles destinés, comme par exemple celui de Cana, à montrer que la foi juive allait être remplacée par le vin généreux de l'Evangile avec sa force vivifiante, à expliquer de la même manière les discours et les récits mêmes du IVe évangile. Jusqu'où peut-on aller dans cette voie ? Nous ne saurions le prévoir, mais il nous a semblé curieux de montrer une fois de plus que l'imagination de bien des théologiens allemands tend décidément à remplacer dans leurs ouvrages l'exégèse rigoureuse et la science vraie.

G. CHASTAND.